Ronald Gow et
Walter Greenwood

L'Amour dans la Dèche

(Love on the Dole)

*Traduction française de
Sophie Guille*

Répertoire Britannique

Editions du Brigadier

Dans une ville industrielle du nord de l'Angleterre fortement frappée par la grande dépression des années 30, la famille Hardcastle essaie de survivre. Mais le chômage de masse et la pauvreté qui s'ensuit ont des effets destructeurs sur la famille, malgré les rêves d'une vie meilleure.

Il est frappant de voir combien, à presque cent ans de distance, les enjeux sociaux de cette pièce, et notamment ce qu'elle nous dit des ravages d'un capitalisme non régulé et d'un système de protection sociale très restrictif, restent actuels. *Love on the Dole* a été sélectionnée par le National Theater parmi les cent meilleures pièces anglaises du XX^e^ siècle.

Walter Greenwood (1903-1974) est un écrivain anglais. Il écrit son premier roman, Love on the Dole, *en 1932, alors qu'il est lui-même au chômage. Le roman rencontre un immense un succès critique et commercial, et exerce une grande influence sur la prise de conscience par l'opinion publique britannique des méfaits du chômage. Le roman incite même le Parlement à enquêter, ce qui aboutira à des réformes et à la mise en place de l'Etat-Providence après la Deuxième Guerre mondiale.*

En 1935, Greenwood collabore avec Ronald Gow (1897-1993) à une adaptation théâtrale du roman, qui en démultiplie l'impact. Walter Greenwood et Ronald Gow s'inscrivent dans la lignée des auteurs britanniques comme Bernard Shaw, John Galsworthy et plus récemment John Osborne et Willy Russell, qui utilisent la scène pour mettre en avant les enjeux sociaux liés au capitalisme et à ses dérives.

Prix : 13,50 €
ISBN : 978-2-494702-17-2

9 782494 702172

Editions du Brigadier

Personnages

Sally Hardcastle
Larry Meath
Mr. Hardcastle
Mrs. Hardcastle
Harry Hardcastle
Mrs. Bull
Mrs. Dorbell
Mrs. Jike
Helen Hawkins
Un policier
Charlie
Sam Grundy
Un jeune homme
Un vendeur de journaux
Hommes et femmes

Acte I

(Un défi lancé aux Dieux) La cuisine des Hardcastle, à Hanky Park

Acte II

Scène 1
(Intermède) Une allée dans Hanky Park

Scène 2
(Un moment de grâce) Dans la lande

Acte III

Scène 1
(Catastrophe) La cuisine des Hardcastle, un an plus tard

Scène 2
(Résurrection) La cuisine des Hardcastle, six mois plus tard

Acte I

Dans la cuisine des Hardcastle au 17 North Street à Hanky Park, un quartier ouvrier de Londres. À l'arrière, face à nous, la porte d'entrée et à côté une fenêtre à travers laquelle on peut apercevoir la rue.

À droite, une porte mène à l'autre partie de la maison. À gauche, une petite cuisine dotée d'un évier d'angle. Elle n'est pas très meublée et ce qu'on en voit montre clairement des signes de fatigue et semble en mauvais état. Une table toute simple au milieu avec autour quelques chaises branlantes. Près de la cheminée, un fauteuil à bascule et sur la droite en contrebas, un canapé défoncé.

Il est important de noter qu'il ne s'agit pas d'un taudis, mais d'une maison appartenant à un ouvrier respectable qui serait affreusement blessé si quelqu'un s'aventurait à parler de North Street comme d'une rue insalubre.

Sally Hardcastle, une jolie jeune fille de vingt ans, est en train de repasser, bien qu'elle soit plus absorbée par ce qui se passe dans la rue. La porte d'entrée est ouverte et on aperçoit par la fenêtre une personne qui s'adresse à la foule sous un réverbère.

Sally se dirige vers la porte, regarde dehors et écoute. Quand Mrs. Hardcastle entre, en provenance d'une autre pièce, un panier de linge à la main, Sally se précipite vers la table à repasser et se remet à la tâche. Mrs. Hardcastle est une femme assez quelconque qui a sans doute été aussi jolie que Sally dans sa jeunesse, mais un combat perdu d'avance contre les corvées et la pauvreté a ravagé sa superbe comme son tempérament.

L'orateur. — ... et pour mesurer le coût du système actuel, il suffit de regarder nos vies, celles de nos parents et de leurs parents. Le travail incessant, les prêteurs sur gage, la misère et la crasse. Pas le temps pour ce qui brille et ce qui est beau. Seulement des kilomètres et des kilomètres de rues grises et tristes.

Une voix. — On peut rien faire sans fric !

On entend des grognements et des rires.

L'ORATEUR. — Chômage et misère, c'est ce que la Révolution Industrielle nous a légués. C'est le prix que vous payez pour ce système. Et c'est le prix que vous continuerez à payer jusqu'à ce que vous vous rendiez compte que la solution est entre vos mains. Votre droit de vote ! Pourquoi vous ne l'utilisez pas ? Pourquoi vous ne *réfléchissez* pas ?

On entend quelques applaudissements diffus.

UNE VOIX. — On peut rien faire sans fric !

SALLY. — Tu sors, M'man ?

MRS. HARDCASTLE. — Oui.

SALLY. — Tu vas où ?

MRS. HARDCASTLE. — Je rapporte son linge à Mrs. Marlowe. Elle s'impatiente vite.

SALLY. — Attends, maman, j'vais t'aider, c'est trop lourd. Laisse-moi y aller à ta place.

Elle s'approche pour prendre le panier.

MRS. HARDCASTLE. — Nan. Je laisserai pas une fille à moi porter du linge dans la rue.

SALLY. — Ne sois pas idiote. Donne-le-moi.

MRS. HARDCASTLE. — Laisse-moi passer, Sally. En plus, ça me fera plaisir de marcher un peu. *(Elle regarde par la fenêtre.)* C'est pas le jeune Larry Meath qui palabre sur le caisson en bois là-bas ?

SALLY. — Peut-être.

MRS. HARDCASTLE. — Comment ça, peut-être ! Tu l'sais très bien. Je suppose qu'il parle de politique. J'ai encore jamais rien vu d'bon sortir d'la politique.

SALLY. — Larry Meath est quelqu'un de bien.

Mrs. Hardcastle. — Oh, je suppose qu'il y a pire que la politique ; ça leur évite d'aller au pub, c'est déjà ça.

En sortant, elle rencontre Larry Meath à la porte. Il se met sur le côté pour la laisser passer. C'est un beau jeune homme, au visage fin et fatigué et avec de grands yeux d'idéaliste.

Larry. — Bonsoir, Mrs. Hardcastle.

Mrs. Hardcastle. — Bonsoir, Mr. Meath.

Elle sort avec son panier de linge en jetant un regard à Sally.

Larry. — Bonsoir Sally.

Soudain, un homme apparait et pointe du doigt Larry en criant :

L'homme. — On peut rien faire sans fric !

Il part avant que Larry n'ait eu le temps de répondre.

Sally. — Ça t'a cloué le bec.

Larry. — Bonjour Sally ! Tu écoutais ?

Sally. — J'ai du mal à faire aut'chose quand tu organises tes réunions juste devant ma maison.

Larry. — Je suis désolé. Mais le coin de North Street a toujours été le meilleur endroit pour les meetings.

Sally. — Bah, j'aime bien t'écouter.

Larry. — Vraiment ? *(Riant :)* Ne me dis pas que je t'ai convertie.

Sally. — J'aime ta façon de parler. Tu parles bien. J'y connais pas grand-chose *(elle se reprend)* j'veux dire, je connais rien à la politique. J'sais pas... C'est juste que j'aime t'écouter. Allez viens, entre prendre une tasse de thé. Tu dois avoir soif après tout ça.

LARRY. — Merci, Sally. C'est très gentil de ta part. *(Il entre.)* Tu sais, c'est ce qui ne va pas chez les gens d'ici. Ils ne savent rien de la politique. Ça serait plus simple si c'était le contraire. Le problème, c'est qu'on dirait qu'ils ne veulent pas savoir.

SALLY. — Assieds-toi, tu as l'air fatigué.

LARRY, *baillant.* — Oui, c'est dur, à Hanky Park, de changer le monde. Tu n'aimerais pas parfois partir d'ici, Sal... Très loin, ailleurs... ?

SALLY, *après un silence*. — Oh, à quoi ça sert de penser à ça ? Où est-ce qu'on peut aller quand on a rien ? Tiens, aujourd'hui, je me suis justement rappelée que je n'suis jamais partie en vacances. Il y a pas beaucoup de façon de partir d'Hanky Park — à part les pieds devant.

LARRY. — Écoute Sal, quand est-ce que tu reviendras randonner dans la lande ?

SALLY. — Ah, c'était super.

LARRY. — Mais tu n'es plus jamais revenue avec nous depuis.

SALLY. — Larry, j'ai jamais pensé que j'irais un jour randonner avec toi. C'est drôle, non ? Comme... Enfin tu vois, nous vivant l'un à côté de l'autre sans jamais nous...

LARRY. — Faut pas m'en vouloir pour ça. Parfois les gars sont aveugles tu sais. Mais quand est-ce que tu reviendras ? Tu sais, ils t'ont réclamée, là-haut, au Club. *(Sally reste silencieuse.)* Pourquoi tu ne viens pas si ça t'a fait plaisir ? Tu es la bienvenue, tu sais.

SALLY. — Oh, c'est juste que j'n'aime pas...

LARRY. — Tu n'aimes pas quoi ?

SALLY. — Que tu paies le train pour moi.

LARRY, *riant*. — Je peux quand même faire ça.

SALLY. — Et les vêtements que les autres filles portent.